

## Les 40 ans du groupe d'intervention vidéo Points de vue de femmes

Marc Mercier

Numéro 173, septembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78566ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mercier, M. (2015). Les 40 ans du groupe d'intervention vidéo : points de vue de femmes. *24 images*, (173), 56–57.

## LES 40 ANS DU GROUPE D'INTERVENTION VIDÉO

# Points de vue de femmes

par Marc Mercier



LE TOUCHER SUR IMAGE (2014) Nicole Jolicœur

LE GROUPE INTERVENTION VIDÉO (GIV) EST NÉ À MONTRÉAL EN 1975, FONDÉ PAR DES RÉALISATEURS ET réalisatrices indépendants, dans un contexte d'effervescence sociale et culturelle au Québec. Dans les années 1980 portées par le féminisme, le GIV se concentre sur la distribution de vidéos réalisées par des femmes et affirme ce mandat jusqu'alors. Ce centre d'artistes soutient la pratique des arts médiatiques dans ses différentes formes et courants, tant artistiques qu'activistes. La collection du GIV comprend aujourd'hui 1200 titres, regroupant le travail de 330 artistes. Elle reflète une pluralité d'approches et de traitements, proposant des points de vue de femmes de toutes générations et cultures sur des sujets variés.

Certains disent que c'est une erreur politique de *communautariser* les femmes puisque cela va à l'encontre du projet de les considérer et de les traiter au même titre que les hommes, et qu'être une femme ne garantit pas de la qualité d'une œuvre. Il y a en même qui font pression pour que les festivals appliquent le principe de la parité homme/femme dans leurs programmations. D'autres reprennent (sans le savoir) l'idée du camarade Mao : *à des chances inégales des droits inégaux*, et rêvent une société enfin devenue égalitaire qui rendrait caduque une telle stratégie de transition vers un monde débarrassé de toutes formes de discrimination.

Ma thèse (discutable dans tous les sens du terme) d'observateur et de commissaire d'expositions des arts vidéo depuis presque 30 ans est toute autre : l'art vidéo est femme !

Sur quoi je m'appuie pour affirmer une telle chose ? Sur l'épaule de Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient. » La femme (tout comme l'homme) est une construction sociale. Le physiologique a peu à voir là-dedans. J'appelle « femme » ce qui tient

à distance les attributs phalliques du pouvoir et de la domination. Cela concerne indifféremment tous les sexes. Allons plus loin, il ne suffit pas de remplacer Hommes par Humains pour désigner tous les bipèdes qui peuplent la planète, mais par Femmes, car nous entrerons (enfin) dans l'humanité quand nous aurons bâti un mode de vivre où la loi du plus fort (muscle, argent, savoir, armes...) ne sera plus qu'un vague souvenir de la stupidité ségrégationniste actuelle.

La grande majorité des productions cinématographiques mondiales se terminent par un générique qui en dit long puisqu'il est calqué sur l'organisation hiérarchique et phallique de l'armée, le réalisateur (et son producteur) tout puissant faisant office de Général (de telle Division blindée) avec en dessous tous ses subalternes. Ceci expliquant pourquoi le monde de l'art vidéo est majoritairement féminin (jetez un coup d'œil sur les génériques), auquel il faut ajouter tous ceux qui rejettent ce mode de production abjecte et phallique. En près de trois décennies, j'ai vu des milliers d'œuvres d'art vidéo presque toutes produites selon des modes plus collaboratifs que verticaux.

Voilà pourquoi célébrer chaleureusement l'anniversaire du GIV est un acte politique qui contient en germe un devenir possible et inédit de nos sociétés. Mais derrière ce fol espoir, il ne faut pas oublier l'essentiel, aller voir les œuvres!

Piochons dans la collection récente. Accordez-vous (le terme n'est pas pris au hasard) 6 min 52 s pour goûter la saveur de la vidéo **Le toucher sur image** (2014) de Nicole Jolicœur. Au commencement, il y a la mainmise hasardeuse sur des photos promotionnelles du Trio Hilger (Elsa, violoncelle; Greta, piano; Maria, violon), sublimes musiciennes américaines d'origine autrichienne, datées de 1920 à 1934. Le film est construit comme une succession de respirations: un temps d'images et un fragment de violoncelle (inspiration), un temps plus court de silence visuel et sonore (expiration). Les photographies, qui semblent avoir été posées négligemment sur un phonographe, tournent devant l'objectif de la caméra. Elles s'entassent comme des strates de mémoires, se mêlant parfois grâce à des effets de transparence. Les séquences, ni tout à fait les mêmes ni tout à fait autres, se répètent presque obsessionnellement pour affirmer non pas leurs différences, mais leurs différends: elles ne sont pas en accord avec notre époque (noir & blanc, vêtements et coiffures des musiciennes...), alors elles insistent, elles se rapprochent de nous (les derniers plans entrent de plus en plus dans les détails), elles nous pénètrent, elles nous occupent, elles s'installent en nous, elles sont devenues un temps qui ne passe pas. Ce qui donne raison à Nietzsche quand il dit que «notre monde tout entier est la cendre d'innombrables êtres vivants». La preuve par l'image que la mort n'est pas opposée à la vie.

Puisqu'il y sera encore question de musique (la seule image rassurante – celle qui donne le contre-ton, montre une jeune fille jouant du violon), osons encore l'expression: *accordons-nous* 4 minutes pour voir la vidéo de l'Argentine Gabriela Golder, **Nocturne** (2014). Là aussi, une mémoire resurgit, puisque toutes les séquences proviennent des actualités cinématographiques argentines (1938 – 1972) que l'artiste a bien entendu choisies et montées: des singes, des gens grimpent aux arbres en chassant les singes. Des objets qui prennent feu, une figure féminine tombe et les gens dansent autour. Une jeune fille au violon. Un cochon dans la ville, un avion qui décolle. Plus tard, des mouvements, des parcours, un train, un voyage souterrain. Miniatures immobiles. L'image des dictateurs mangeant un rôti ferme la scène. L'animal, le bœuf, le sang. Le tout accompagné d'une composition sonore originale et inquiétante de Santiago Villa. Les images (la matière, les paysages urbains, les voitures, les trains, les accoutrements) sont datées (je veux dire d'un autre temps que le nôtre), mais, comment dire, il y a quelque chose qui cloche. La tragédie humaine qu'elles content n'est pas si inactuelle qu'elle en a l'air. On sent comme un retour du pire, de la *bête immonde* dont parlait Brecht qui a un ventre prêt à enfanter à nouveau. L'art vidéo, je ne cesse de le répéter depuis des années, c'est Cassandra. Elle annonce la prise de Troie, mais personne ne veut l'entendre. Personne ne veut voir. Ce n'est pas de la prophétie que de voir ce qui est déjà là. **Nocturne** (toutes les images sont des prises de nuit) est le titre, impossible de ne pas éclairer cet intitulé par

un vers de Beckett tiré de *Cap au pire* (1983) et qui pourrait être une définition de l'art vidéo: *Yeux clos écarquillés*.

Et maintenant, contestons ce que nous avons affirmé au début de ce texte. Ce passage de l'Homme (comme figure d'une humanité dominante) à la Femme (comme figure d'une humanité sans dominateur) laisse entrevoir une autre hypothèse qui pourrait faire Humanité nouvelle: l'avenir sera trans (sexuel, racial, national, continental, culturel, linguistique, etc.). Ni H, ni F, mais T! Ou C: créole. L'art vidéo est créole. L'idée m'est venue en découvrant une autre vidéo distribuée par le GIV: **Poilue** (1 min 40 s – 2014) de Mihee-Nathalie Lemoine. Un Asiatique se colle sur le visage 100 grammes de ses cheveux avec une maladresse joyeuse, se moquant de certains hommes *trans* qui, pour faire plus mâles, se font pousser barbe et moustache. Acte plutôt comique quand on sait que l'homme asiatique est en général imberbe. Le nouveau monde *trans* aura cette faculté de rire de lui-même. Il est urgent de se moquer de nous-mêmes, de nos arts, de nos films, de nos théories. Ça tombe pile poil puisque ce monde-ci est usé, déclinant, défait, et que celui qui adviendra n'est ni calculable ni prévisible. Il faut filmer un entre-deux innommable. Pas transparent. Transitoire.

Revenons à la phrase si délicieuse de Simone de Beauvoir, *on ne naît pas femme, on le devient*. Le 8 juillet 2015, l'artiste Pascal Lièvre a présenté à Ramallah (dans le cadre du 4<sup>e</sup> festival d'art vidéo et de performances /si:n/, en Palestine) une installation vidéo intitulée **Féminisme** (2015): à l'écran une main écrit sur des paillettes noires et lumineuses le nom d'une féministe, puis le nom est recouvert d'une pluie de paillettes, alors cette main écrit un autre nom, inlassablement. Cela commence avec Olympe de Gouges en passant par Simone Beauvoir et Judith Butler, mais aussi Angela Davis et une féministe islamique, bref c'est une sorte d'histoire du féminisme qui toujours apparaît et disparaît.

Pour accompagner cette œuvre, il a proposé dans la rue un cours d'aérobic philosophique. Les participants doivent accorder un geste à une syllabe d'une phrase philosophique. Ça sera celle de l'auteur du *Deuxième sexe* (1949), en arabe. L'art vidéo féministe gagne du terrain. Bientôt nous raserons gratis les barbus *femmophobes*. 



NOCTURNE (2014) Gabriela Golder